

# IL Y A UN TEMPS POUR TOUT ET CHAQUE CHOSE SOUS LE CIEL A SON HEURE<sup>1</sup>

POUR UNE APPROCHE COMPRÉHENSIVE DES REPRÉSENTATIONS DU TEMPS EN MILIEU URBAIN

Hélène Orain

Les mutations sociales, la massification du chômage, ont remis au goût du jour les débats sur le partage du (temps de) travail<sup>2</sup>, la civilisation du temps libéré, la fin de l'Histoire<sup>3</sup>. C'est d'ailleurs souvent par ces questionnements que les sciences sociales entrent dans l'objet-temps. Les auteurs sont frappés par ce paradoxe : on n'a jamais autant parlé du temps de travail et pourtant celui-ci ne représente plus que 14 % du temps éveillé<sup>4</sup>; nous serions donc entrés dans une civilisation des loisirs généralisés<sup>5</sup>.

En réalité, le problème qui est posé n'est pas celui du temps (de travail ou de loisir) mais celui, plus classique en économie, de la valeur. Comment créer de la valeur, c'est-à-dire de la richesse, hors travail salarié? Comment, dans une société où les ordres sociaux sont encore largement dominés par la marchandise, penser l'organisation matérielle et les représentations autrement qu'à travers le travail salarié, étant entendu qu'il est à l'origine de la valeur?

Le travail-produit-de-valeur individuelle et collective n'est-il pas finalement le prisme au travers duquel les individus envisagent l'ensemble des activités de la vie quotidienne? Ne se constitue-t-il pas en source unique des représentations du temps? C'est en particulier vrai dans les milieux urbains, largement dominés par le salariat, lequel fournit positions et statuts, et influence les dispositions des acteurs. Comment les sciences sociales abordent-elles donc le temps, du moins dans le paradigme dominant : celui de l'utilitarisme<sup>6</sup>?

## Le temps utilitariste des économistes

A partir de la fin des années d'après-guerre, l'axiomatique de l'intérêt (postulat de toutes les théories économiques) a pris une importance croissante dans les interprétations et les modèles explicatifs des sciences sociales<sup>8</sup>. La prédominance de la théorie de l'action rationnelle (*rational action theory*) depuis les années 1970, s'est traduite par une transposition systématisée de l'axiomatique de l'intérêt dans tous les domaines analysés par les sciences sociales<sup>9</sup>.

L'avantage incontestable de l'utilitarisme, et incontestablement l'une des raisons principales de son pouvoir

de séduction, réside dans la présentation simple que l'on peut en faire : il s'agit d'une « doctrine qui repose sur l'affirmation que les sujets humains sont régis par la logique égoïste du calcul des plaisirs et des peines, ou encore par le seul intérêt et qu'il est bon qu'il en soit ainsi parce qu'il n'existe pas d'autre fondement possible aux normes éthiques, que la loi du bonheur des individus ou de la collectivité des individus »<sup>10</sup>. Cette théorie est donc à la fois positive, en tant que modèle explicatif des comportements individuels, et normative, puisqu'elle fait de l'intérêt individuel la norme du comportement.

1. *L'Écclésiaste, Livres Poétiques et Sapientaux de l'Ancien Testament*. Traduit de l'hébreu par Ernest Renan, 1882, rééd. Paris, Arléa, 1995.

2. *Curieusement, pendant longtemps la sociologie n'a pas manifesté un grand intérêt pour le temps. La volonté de marquer sa distance à l'égard de la philosophie qui a fait du temps un cheval de bataille n'y est sans doute pas pour rien*. Roger SUE, *Temps et ordre social*, Paris, PUF, coll. Le Sociologue, 1994, p24.

3. Le débat sur la fin du travail a d'ailleurs commencé bien avant les années récentes : Dès 1978, quelques auteurs avaient déjà posé cette question : Alain Chassagne et Guy Montracher, *La fin du travail*, Paris, Stock, 1978 ; puis Michel Drancourt, même titre, Paris, Hachette, 1984. Sous un angle un peu différent, l'obsolescence qui a marqué les idéologies fondées sur le travail a produit un questionnement nouveau : il ne s'agirait pas seulement de la fin d'une histoire mais de *La fin de l'Histoire (et le dernier homme)*, Fukuyama F., Paris, Flammarion, 1991.

4. Roger Sue, 1994, op. cit.

5. Dumazedier, J. *Vers une civilisation du loisir*, Paris, Le Seuil, 1962.

6. Il ne s'agit pas en l'occurrence de présenter une revue de littérature exhaustive, mais plutôt d'analyser quelques-uns des principes de la vision utilitariste du temps.

7. Alain Caillé, *Critique de la raison utilitaire*, Paris, La Découverte, coll. Agalma, 1988.

8. Alain Caillé, *Splendeurs et misères des sciences sociales, Esquisse d'une mythologie*, Genève, Librairie Droz, 1986. pp. 99-116, « La sociologie de l'intérêt est-elle intéressante ? »

9. Alain Caillé, 1988, op. cit., Sur cette question voir notamment la première partie : « La montée en puissance de l'utilitarisme », pp. 17 à 52. Par ailleurs, pour illustrer cette domination, on peut rappeler que Pierre Bourdieu a largement recours à l'utilitarisme dans ses approches théoriques. C'est notamment vrai dans *Raisons pratiques ; sur la théorie de l'action*, Paris, Le Seuil, 1994. Il évoque l'intérêt et la théorie des jeux pour expliquer les conduites humaines (chapitre 5 : « Un acte désintéressé est-il possible ? » pp. 147-169).

10. Alain Caillé, 1988, op. cit., pp. 17-18.

Dans les théories économiques néo-classiques, le temps est abordé de trois manières différentes. Il peut se présenter sous la forme de moments distincts entre lesquels les individus doivent arbitrer pour construire leur bien-être (théorie de l'arbitrage travail-loisirs). Il peut aussi avoir la forme de périodes d'égale durée, se succédant les unes aux autres et d'importance équivalente du point de vue des préférences (maximisation de l'utilité intertemporelle), ou encore être une variable continue (modèles de croissance dans lesquels le temps devient l'indice des variables endogènes).

Dans le premier cas, moyennant quelques hypothèses simples (réflexivité, transitivité et ordre des préférences), le consommateur peut toujours réaliser un choix, de telle sorte que ce choix optimise son utilité, c'est-à-dire qu'aucune autre combinaison n'est préférée. Ce modèle, en réalité, n'intègre pas de dimension temporelle. Il sert principalement à déterminer l'offre individuelle de travail qui, par le truchement des sommations horizontales, permettra de fixer l'offre globale du marché du travail. Or, dans cette théorie, le travail, bien que mesuré en unités temporelles, n'est pas essentiellement un moment de la vie quotidienne mais une marchandise (fictive) échangeable comme n'importe quel autre bien ou service possédé par les individus. C'est là une condition nécessaire à l'existence d'un équilibre sur le marché du travail<sup>12</sup>. Par conséquent, le temps n'est pas véritablement une dimension à part entière du choix. Il est neutralisé d'emblée dans les postulats, par la théorie des préférences ordinales (réflexivité, transitivité et ordre). Celles-ci définissent en effet une authentique tautologie, puisque le choix consiste à retenir la combinaison préférée *ex ante*, c'est-à-dire à choisir ce qui est déjà choisi<sup>13</sup>. Le choix est donc instantané, et plus précisément a-temporel et a-chronique.

Le cas de la maximisation de l'utilité intertemporelle n'est pas très différent. Dans ce modèle, d'abord proposé par Milton Friedman pour démontrer l'existence d'un revenu permanent<sup>14</sup>, le problème du consommateur est de répartir de manière optimale sa consommation sur plusieurs périodes, sachant qu'il touche un revenu fixe pour chaque unité temporelle et qu'il peut transférer des ressources d'une période à l'autre grâce à l'existence d'un marché des capitaux. Formellement, les périodes sont distinguées par l'indice des variables endogènes : C1 désignera le volume de consommation de la première période, C2 celui de la seconde et ainsi de suite. En conséquence, il y aura autant de variables de consommation, de revenu et d'épargne qu'il y aura de périodes. Autrement dit, ce modèle ne présente aucune différence sensible par rapport à l'analyse statique de l'optimum de consommation, si ce n'est la multiplication importante du nombre des variables, puisque le temps apparaît seulement sous la forme d'un accroissement des marchandises dont les individus peuvent potentiellement disposer. Finalement, le résultat le plus remarquable de ce calcul, en dehors des conclusions

théoriques de Milton Friedman, tient dans l'absence de modification de l'axiomatique et des résultats par rapport au modèle standard. Dans les deux cas examinés, le comportement du consommateur rationnel permettrait la détermination d'un optimum, même en cas d'erreur sur l'anticipation des revenus futurs. L'introduction formelle du temps n'apporte donc rien de particulier, les choix restent instantanés (je choisirai demain les objets que j'aime maintenant).

Les modèles macro-économiques de croissance, quant à eux, supposent que le temps est une variable continue. Les variables ne se distinguent plus selon leur périodicité mais on rend compte de leur évolution en les dérivant par rapport au temps<sup>15</sup>. Dans ces modèles, on cherche à déterminer un taux de croissance optimal assurant la perdurance de l'équilibre général sur tous les marchés, ainsi que les éléments qui permettent d'atteindre ce résultat. Mais là encore, que ces facteurs soient exogènes à l'économie (croissance de la population active, cf. le modèle de Solow) ou au contraire endogènes (existence d'effets externes liés aux progrès techniques, cf. les modèles de Lucas et Romer), l'analyse dynamique ne modifie en rien l'axiomatique de l'analyse statique. Dans tous les cas, un équilibre macro-dynamique existe qui assure bien-être et stabilité collective aux agents rationnels.

En économie, le temps a le même statut que n'importe quelle autre variable. Il est toujours un élément instrumentalisé des formalisations, ce qui permet aux individus de faire du calcul dynamique : ils maximisent leur temps de loisir comme ils minimisent leurs coûts ou optimisent leur utilité. En conséquence, la temporalité, en économie, est neutre à l'égard du comportement des individus. Plus précisément, elle n'est qu'une variable secondaire, qui ne modifie en rien le comportement des agents. A bien des égards assimilé à une marchandise, le temps est non seulement a-temporel et neutre, mais bien plus encore a-chronique.

Cette vision du comportement individuel et des états macro-économiques se double d'une certaine concep-

11. François Eter, *Microéconomie*, Paris, PUF, coll. Premier Cycle, 1991. Sur l'arbitrage Travail-Loisir, voir le chapitre 3, pp. 83 à 98.

12. Karl Polanyi, *La grande transformation*, Paris, Gallimard, 1983. Voir le chapitre 6 : « Le marché autorégulateur et les marchandises fictives », pp. 102 à 112. Il y démontre que le travail n'est pas une véritable marchandise, mais une fiction à partir de laquelle l'économie de marché peut exister.

13. Pour une démonstration plus complète voir Martin Angel, « Le modèle de la maximisation de l'utilité est-il tautologique ? » in « Qu'est que l'utilitarisme ? Une énigme dans l'histoire des idées », *revue du Mauss* n° 6, 2e semestre 1995, Paris, La Découverte.

14. *A theory of the consumption function*, New York, 1957, in D. Piliis, P. Salin, J.-C. Milleron, A. Wolfelsperger, E. Claassen, *Une contribution à la théorie du revenu permanent*, Paris, PUF, 1969.

15. G. A. Frois, *Dynamique économique*, 7e éd., Paris, Dalloz, coll. Précis, 1991. Voir notamment les modèles de Solow, Romer, Lucas... pp. 47-51.

16. Voir notamment *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XVIIe, 3 tomes*, Paris, Armand Colin, 1980.

tion de l'Histoire. En tant que théorie du calcul généralisé, l'utilitarisme ne se réalise que dans les économies de marché. Or, certains historiens, au premier rang desquels on trouve Fernand Braudel<sup>16</sup>, font du marché une sorte d'entité naturelle aux fondements de toute économie ayant dépassé le stade de la subsistance. Les échanges en effet y sont toujours réductibles à des échanges marchands, c'est-à-dire fondés sur l'intérêt individuel, même lorsqu'il s'agit de troc. Pourtant, Marcel Mauss a démontré que dans les sociétés archaïques, le don se constitue en mode d'organisation des échanges. L'intérêt n'en est certes pas absent (notamment à travers l'obligation du contre-don), mais il n'en est pas la seule dimension. D'autre part, cette approche sur le marché ne dit rien sur la manière dont les échangeurs envisagent leurs propres activités, leurs vies, bref, sur leurs représentations du temps. Or, celles-ci ne sont pas nécessairement régies par l'accumulation du capital (entendu au sens large) ou des richesses, projections temporelles coextensives de l'utilitarisme présent. Finalement, cette vision de l'histoire donne l'illusion que nos codes de décryptage des comportements modernes peuvent s'appliquer à d'autres périodes historiques, alors même que la modernité est relativement récente à l'échelle de l'humanité<sup>17</sup>.

Les modèles économiques présentent en fait des hypothèses et des résultats dans lesquels le temps est neutre, car les représentations du temps sont toujours *unidimensionnelles* (tournées vers la maximisation de l'utilité), et donc *a-temporelles*.

## L'exemple de l'enquête globale sur les transports en Ile-de-France

L'axiomatique de l'intérêt se retrouve dans les hypothèses d'un très grand nombre d'enquêtes extensives. A titre d'exemple, on peut citer le cas de l'enquête globale sur les transports en Ile-de-France réalisée par l'INSEE. Le questionnaire est construit en deux volets principaux. Dans le premier, qui vise à la connaissance des déplacements des Franciliens et à leur comparaison avec les résultats des enquêtes précédentes, l'enquêté remplit un carnet de trajets qui précise le jour, l'heure, le mode, le motif et la durée du déplacement. Le second, dont l'objet est plutôt prospectif, propose un questionnaire qualitatif, qui place l'enquêté dans une situation hypothétique pour laquelle il doit faire un choix entre plusieurs modes, trajets, etc.<sup>18</sup>

Ces deux parties de l'enquête (étude de budget-temps et volet prospectif) peuvent être comparées au modèle micro-économique de maximisation de l'utilité intertemporelle. En effet, le principe même du budget-temps tient dans la division de la journée en unités temporelles d'égales durées. De la même manière, le questionnaire qualitatif vise à susciter des anticipations



Sortie des ouvriers de l'équipe du matin.

chez l'enquêté, en le plongeant dans un univers hypothétique. Le temps tient d'ailleurs une place prépondérante dans le questionnaire. Non seulement parce qu'il est un élément incontestablement important dans les déplacements, mais surtout parce qu'il joue un rôle essentiel dans les démonstrations qui sont proposées dans les rapports d'analyse de la base de données<sup>19</sup>. Le résultat principalement commenté porte sur la partage du « marché des transports » entre la voiture et les transports en commun. La voiture particulière détient 65 % des parts de ce marché. Lorsqu'on entre dans les détails, elle serait toujours dominante et ce, quel que soit le motif du trajet (à l'exception des déplacements liés à l'école), ou le type de zone considérée (sauf à l'intérieur de Paris où la densité des transports en commun est plus importante, mais elle représente encore

17. Karl Polanyi, 1983, op. cit.

18. Exemple de question : Je vais vous mettre dans des situations différentes et vous me direz quels moyens de transports vous choisissez – 1) Les transports en communs sont plus rapides mais en voiture il n'y a ni encombrement ni embouteillage. Que choisissez-vous ? 2) Vous mettez le même temps en TC et en VP, de plus, il n'y a pas de changement en TC. Que choisissez-vous ? 3) Même question avec des changements en TC. 4) Il y a des embouteillages en voiture mais il y a des changements en TC. Que choisissez-vous ?, etc. In *Enquête globale sur les transports en Ile-de-France*, questionnaire qualitatif p. 7.

19. Voir notamment *Un jour ouvrable en hiver, les déplacements en Ile-de-France*. Analyse des résultats de l'enquête globale sur les transports, 1991, 1992. RATP, Département du Développement, Aménagement et Transport, nov. 1993, résumé des principaux résultats pp. 2 à 9. Document disponible au centre de documentation de la RATP.

45 % du marché)<sup>20</sup>. Par ailleurs, la durée du déplacement dépendrait du mode utilisé : à heure et distance égale, les usagers de véhicules particuliers consacraient moins de temps à leurs transports que les utilisateurs de transport en commun.



Lyon Part-Dieu, reflets, isolement, diversité.

L'avantage incontestable de cette approche réside dans la possibilité qu'elle offre d'agrèger les individus. En effet, l'agrégation de comportements pourtant manifestement incommensurables en matière de transports<sup>21</sup> n'est envisageable que s'ils sont régis par la même logique, ce qui est le cas si les consommateurs sont d'authentiques égoïstes. Or cette additivité des comportements permet, d'une part, la quantification, utile pour les décideurs, et d'autre part, la construction d'un modèle à solution unique du type : sur le marché des transports, il existe un équilibre et un seul (point de rencontre entre l'offre et la demande), qui dans la mesure où il coïncide avec des optima individuels, assure le bien être collectif. Cette solution d'équilibre, puisqu'elle vaut aussi pour le long terme (neutralité du temps dans l'analyse), rend possible un raisonnement prospectif concernant les infrastructures de transports. Merveilleuse alchimie du paradigme utilitariste qui transforme des intérêts privés en vertus publiques par le truchement du marché.

## Le temps dans ses diverses dimensions

Les chercheurs qui défendent cette conception ne s'interrogent généralement pas sur la manière dont le temps est effectivement perçu par les acteurs et par laquelle il impose ses occurrences. Comment comprendre que certains individus, dans un univers marqué par la certitude ordinale des préférences, présentent des difficultés à se projeter dans le temps ? Peut-on expliquer que d'autres encore allient des préférences où le plaisir immédiat domine sur une

vision construite de l'avenir ? Pourquoi ces mêmes individus considèrent-ils l'avenir avec anxiété ? Au cours des deux décennies écoulées, de nombreux sociologues ont apporté des explications à ce dernier phénomène<sup>22</sup>. Ils partent tous d'une hypothèse, traditionnelle en sociologie, selon laquelle les temporalités font l'objet de constructions sociales complexes, irréductibles à la seule dimension utilitariste. D'autres auteurs, notamment dans les champs de la sociologie de la vie quotidienne<sup>23</sup> ou de la pauvreté et du chômage<sup>24</sup> ont été amenés à rendre compte de la diversité des temporalités et des représentations du temps. C'est ce second point de vue qui nous intéresse ici : Il s'agit de comprendre les représentations du temps et non plus seulement d'expliquer les temporalités.

Les représentations du temps sont au cœur de la vie quotidienne, dans la mesure où elles éclairent tant l'organisation éventuelle des usages et des routines, que la capacité de l'acteur à (auto)produire son devenir<sup>26</sup>. D'une manière générale, les activités et les usages quotidiens sont autant de symptômes des représentations du temps, si l'on tient compte de la manière dont les acteurs les perçoivent et les organisent. Toutes les activités et les usages quotidiens doivent donc être considérés comme autant d'indicateurs. Toutefois, si certaines pratiques sont en soi

20. Trois zones sont distinguées, Paris, la petite couronne et la grande couronne, les déplacements pouvant s'effectuer à l'intérieur des zones ou entre les zones. Idem, pp. 2 & 3.

21. Salvador Juan, Anne Largo-Poirier, Hélène Orain, Jean-François Poltorak, *Les sentiers du quotidien ; rigidité, fluidité des espaces sociaux et trajets routiniers en ville*, Paris, L'Harmattan, coll. Villes et entreprises, 1997.

22. Voir notamment Roger Sue, 1994, op. cit. ; CFDT, *Les dégâts du progrès*, Paris, Points-Seuil, 1977 ; J. Dumazedier, *Révolution culturelle du temps libre (1968-1988)*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1988 ; André Gorz, *Métamorphoses du travail, quête du sens*, Paris, Galilée, 1988 et bien d'autres encore. En l'occurrence, ce sont les évolutions récentes de la sphère économique et du rapport salarial vers la mondialisation et la flexibilité qui expliquent l'inquiétude des acteurs.

23. Salvador Juan, *Sociologie des genres de vie ; morphologie culturelle et dynamique des positions sociales*, Paris, PUF, coll. Le Sociologue, 1991.

24. Dominique Schnapper, *L'épreuve du chômage*, Paris, Gallimard, 1981 ; ou encore Serge Paugam, *La disqualification sociale, essai sur les nouvelles pauvretés*, Paris, PUF, Coll. Sociologies, 1991, qui propose d'examiner des processus de paupérisation à travers la carrière morale des assistés.

25. L'une réalisée pour *Les sentiers du quotidien*, 1997, op. cit., et l'autre *Mobilités/immobilités et structures urbaines, sur contrat* (CNRS-PIR Villes/RATP). Ces deux enquêtes ne portaient pas spécifiquement sur les représentations du temps mais plutôt sur les mobilités. Les temporalités ont cependant largement été évoquées au cours des entretiens. Elles ont été réalisées dans des quartiers périphériques de la banlieue parisienne, par questionnaire puis entretien auprès d'un échantillon, pour la première enquête, représentatif des différents milieux urbains, et pour la seconde, de personnes précaires et assistées à des degrés divers.

26. Salvador Juan, *Sociologie des genres de vie. Structure sociale et morphologie culturelle*, Paris, PUF, coll. Le Sociologue, 1991.

significatives des représentations du temps<sup>27</sup>, la plupart doivent faire l'objet d'une interprétation compréhensive. Une même pratique peut en effet avoir des significations diverses suivant les acteurs. Ce sont donc leurs opinions et leurs jugements de valeur qui servent alors de guide pour l'interprétation. La référence au vécu stricto sensu est toutefois insuffisante pour rendre compte de la complexité des représentations du temps.

Les usages de la vie ordinaire sont en effet structurés par les institutions qui organisent les milieux de vie et les symboles attachés à ces espaces physiques et sociaux. Ces institutions produisent des statuts et des dispositions, qui participent à l'organisation des activités routinières<sup>28</sup> des individus. Ces systèmes d'usages construits sont liés aux sentiers de vie, c'est-à-dire, dans un schéma plus dynamique, à la biographie familiale des acteurs, à leur mobilité résidentielle et à leur trajectoire sociale<sup>29</sup>. Il faut ici souligner l'importance des espaces, qui par le biais des milieux de vie participent à la structuration des jugements de valeurs du temps. Les temporalités qui sont la conséquence de la morphologie spatiale (séparation des milieux), produisent des repères, mais aussi des tensions, des angoisses, etc. La référence spatiale permet notamment de mettre en évidence les *contraintes temporelles* auxquelles les enquêtés sont soumis, mais aussi la manière dont ils s'en dégagent, dont ils en profitent ou dont ils s'en servent, c'est-à-dire leur *degré d'autonomie* et d'autoproduction en tant qu'acteurs. Les représentations dépendent-elles des caractéristiques du système institutionnel (le milieu, l'habitat, la distance au travail, l'état de l'offre urbaine de services, en particulier les services qui libèrent du temps tels que la garde des enfants...) ou bien seulement du statut des acteurs (multiactivité des couples...) et de leurs positions sociales ?

Dans une approche compréhensive, il faut considérer l'ensemble de ces éléments de façon à rendre compte, le plus fidèlement possible, de la diversité des acteurs et de leurs représentations. Pour cela, il convient d'opérer une distinction analytique entre le temps institué des sociétés modernes et urbaines, et le temps vécu par les acteurs<sup>30</sup>. Concernant ce premier niveau du temps institué, la raison utilitaire n'est pas absente des représentations.

La division du travail génère différents statuts (éventuellement non-congruents), qui contraignent les individus. Concrètement, elle se traduit pour les acteurs par une succession linéaire de moments distincts : Le temps des loisirs ou temps choisi suit le temps de travail ou temps contraint, etc. Dans ce décor temporel, le sens, l'histoire, résiderait dans la succession linéaire des moments<sup>31</sup>. Les moments sont autant de repères temporels et spatiaux qui peuvent faire l'objet d'un calcul optimal comme dans l'arbitrage travail-loisir de la micro-économie. Les acteurs peuvent alors exprimer leurs préférences, mais dans

un cadre contraint par la division sociale du travail et la séparation fonctionnelle des espaces.

Ces deux niveaux du système institutionnel fixent le cadre temporel et spatial des activités, ainsi que les obligations, c'est-à-dire les contraintes (par exemple des horaires de travail) auxquelles sont soumis les acteurs. Ensuite, au sein de ces cadres, des choix rationnels sont possibles (pendant les temps de loisir, certains individus apprécient de faire du sport, ce qui suppose de se rendre dans un club, d'autres préfèrent éviter le déplacement et regarder la télévision). Ces dispositions, qui sont liées aux statuts et aux positions, n'ont pas la même signification du point de vue des représentations du temps. Ainsi, le sport est un usage, presque toujours individuel, d'auto-production de soi, qui correspond assez fidèlement à des modes de construction rationalisés du devenir et de la trajectoire. L'usage intensif de la télévision, en revanche, est corrélié parfois à un repli manifeste de la vie quotidienne sur la sphère domestique, et à une difficulté à se projeter dans l'avenir.

Par ailleurs, dans les milieux urbains, le système institutionnel produit des menus rigides : métro-boulot-dodo, et donc des contraintes fortement ressenties comme telles par les individus, au point qu'elles peuvent parfois cacher à certains la possibilité des choix<sup>32</sup>. Pourtant, les évolutions du monde du travail ainsi que les nouvelles technologies de télécommunication (du moins pour ceux qui y ont accès) contribuent à fluidifier les espaces et les temporalités<sup>33</sup>. Du point de vue du vécu, cet assouplissement relatif des contraintes se tra-

27. Comme jouer à des jeux de hasard payants. Ces pratiques sont en effet des symptômes manifestes d'une domination du présent sur le quotidien, puisque jouer au loto c'est croire au destin et à la bonne fortune plutôt que dans la construction patiente d'un avenir. Voir à ce sujet, « Place du présent et de l'avenir », in Salvador Juan, 1991, pp. 72 à 85 ; op. cit.

28. Cf. Salvador Juan, *Les formes élémentaires de la vie quotidienne*, Paris, PUF, coll. Le Sociologue, 1995.

29. Pour la démonstration théorique de cette hypothèse voir Anthony Giddens, (1984), *La constitution de la société, éléments de la théorie de la structure*, trad. franç. Paris, PUF, coll. Sociologies, 1987. Cette hypothèse a également fait l'objet d'une recherche empirique : Salvador Juan, Anne Largo-Poirier, Hélène Orain, Jean-François Poltorak, 1997, op. cit.

30. Cette distinction s'avère en effet fort utile si l'on veut comprendre la manière dont les acteurs perçoivent le temps et l'influence que ces représentations ont sur leur vie quotidienne. cf. Edward T. Hall, *The dance of life*, New York, Anchor Press Doubleday, 1983. Trad. franç. : *La danse de la vie, temps culturel, temps vécu*, Paris, Seuil, 1984.

31. A l'opposé de cette représentation, on trouve celle des sociétés traditionnelles dans lesquelles les activités se reproduisent à l'identique et de manière cyclique. Le sens se trouve alors dans la tradition et la coutume plutôt que dans une direction fondée sur l'accumulation et le progrès. J. Le Goff, *Pour un autre moyen âge, Temps, travail et culture en Occident*, Paris, Gallimard, 1983.

32. Au cours de l'enquête sur les sentiers du quotidien, nous avons rencontré ainsi plusieurs femmes dont la vie est entièrement dominée par ces contraintes et les tensions qu'elles induisent. Le travail est ennuyeux et répétitif, les soirs et les week-ends sont consacrés aux courses, au ménage et aux enfants (conduites, aide aux devoirs, etc.)

33. François Ascher, *Métapolis ou l'avenir des villes*, Paris, Odile Jacob, 1995.

duit paradoxalement par des représentations de plus en plus anxieuses du futur<sup>34</sup>. L'inquiétude se retrouve dans de nombreux entretiens, et ne touche pas simplement les individus les plus précaires, assistés ou désaffiliés. Elle concerne aussi largement les actifs (toutes classes confondues), notamment à travers le problème de l'avenir des enfants<sup>35</sup>. De ce fait, un nombre croissant d'individus a tendance à éluder toute projection devenue problématique, et à se réfugier dans un « présent omniprésent »<sup>36</sup>.

Enfin, à supposer que ces repères existent, encore faut-il qu'ils soient identifiés par l'acteur comme devant faire l'objet d'un calcul optimal. Là encore, l'hypothèse selon laquelle les individus chercheront à maximiser leurs intérêts est à manier avec prudence. Au plan du vécu, l'axiomatique de l'intérêt peut être complétée par le paradigme du don. Dans le paradigme utilitaire, les échanges sont limités à leur aspect marchand. Le don n'a pas disparu, il organise encore les échanges au sein des réseaux d'interconnaissance. L'intérêt y est bien présent, mais dans la mesure où la contrepartie de l'échange est différée et non nécessairement équivalente, sa satisfaction passe par l'obligation, mais aussi la spontanéité et le plaisir, qui forment autant de dimensions tout aussi réelles que l'intérêt<sup>38</sup>.

En fait, le don place d'emblée chaque individu dans un système d'échange infini et d'endettement généralisé, qui interdit de solder les comptes et de prétendre être quitte<sup>39</sup>. Autrement dit, le don est aux fondements de la solidarité non pas instituée mais vécue. Dans ce paradigme, le temps ne peut pas être

vécu de manière instrumentale, sinon, le système des échanges n'est pas réalisable. Sans doute, la dimension instrumentalisée du temps vécu existe bien, mais il faut considérer qu'elle est contrebalancée par les autres aspects du don et de l'action humaine. L'utilitarisme semble donc largement insuffisant pour analyser les temporalités.

Les échanges de services et de cadeaux font incontestablement partie de la vie ordinaire. Ainsi, les invitations à dîner, et d'une manière générale la commensalité familiale et amicale, fonctionnent sur ces principes. De même, les trajets liés aux enfants (pour les accompagnements à l'école, aux activités sportives, ou au conservatoire de musique), font également l'objet d'échanges de services entre les familles d'un quartier ou d'un immeuble. Enfin, pour certains individus en situation précaire, les échanges constituent à travers l'existence d'économies parallèles un élément important de la survie. Toutefois, les dimensions marchandes, liées aux logiques institutionnelles, et les dimensions non marchandes, qui organisent les échanges au sein des réseaux d'interconnaissance, coexistent. Certaines activités telles que le sport (qui vise à la production de soi en dehors des interdépendances familiales et amicales) combinent intérêt calculé et plaisir immédiat.

## Les temps de la contrainte et du plaisir

L'instrumentalisation du temps rend compte de l'éventuelle capacité des acteurs à produire leur devenir, c'est-à-dire à se projeter dans le temps. Cette anticipation de l'avenir influence les usages du présent, dans la mesure où elle consiste en une planification des activités pour préparer « au mieux » une situation future. A titre d'exemple, on peut citer le cas des individus qui, au cours de leur vie professionnelle, cherchent à passer un



34. En termes compréhensifs, c'est la théorie du double lien de Norbert Elias, (*Engagement et distanciation, contribution à la sociologie de la connaissance*, 1983, trad. française, 1993, Paris, Arthème Fayard), qui semble le mieux rendre compte de l'inquiétude que peut susciter l'avenir : plus le système des auto-contraintes qui englobe l'individu est complexe et abstrait, c'est-à-dire détaché de la compréhension immédiate, et plus les engagements émotionnels sont forts. Empiriquement, ce mode de lecture se retrouve dans les représentations temporelles de la classe populaire (au sens large du terme, c'est-à-dire comprenant aussi les situations les plus précaires, celles des assistés sociaux et des désaffiliés).

35. L'investissement affectif et émotionnel que représentent les enfants est immense : réussite scolaire (qui se traduit parfois par le choix d'écoles privées même lorsque les parents sont idéologiquement opposés à l'école privée), conduites multiples (pour les activités de loisir), attention quotidienne aux devoirs, aux émissions de télévision regardées, etc.

36. Cf. Salvador Juan, 1991, op. cit.

37. Marcel Mauss, « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », première éd. in *l'année sociologique*, t. 1, 1923-1924 ; rééd., *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, coll. Quadrige, 1993

38. Alain Caillé, 1993, op. cit., p. 135.

39. Alain Caillé, 1993, op. cit., p. 1

diplôme en formation continue pour progresser dans la hiérarchie. Prévoir ses vacances plusieurs mois à l'avance de manière à obtenir les meilleurs prix ou ne pas être pris de court relève aussi de cet aspect instrumental des temporalités. Ces comportements sont largement observables dans les classes supérieures et moyennes supérieures, notamment en ce qui concerne les mobilités quotidiennes. Celles-ci font l'objet d'une rationalisation poussée qui s'effectue à partir d'arbitrages entre les différents modes de transports, et les motifs qui leurs sont adjoints<sup>40</sup>. Ce comportement de planification et d'instrumentalisation du futur est sans doute le plus proche de ce qui est décrit par la micro-économie. Il n'est cependant pas nécessairement présent chez certains acteurs, à l'instar des chômeurs de Marienthal<sup>41</sup>. Les usages de ces derniers sont plutôt caractérisés par une absence de projet et une vie quotidienne dominée par le « *présent omniprésent* »<sup>42</sup>. Mais la dimension présente des représentations du temps ne réfère pas qu'aux situations de pauvreté. Elle concerne aussi tous les petits plaisirs immédiats tels que s'acheter un pain au chocolat, s'offrir une robe ou un disque, etc. Ces actes en apparence anodins sont en fait essentiels. Ils permettent quelques césures heureuses entre les routines, dont ils allègent le poids.

À l'opposé de ces menus plaisirs, on trouve les dépenses familiales. Celles-ci peuvent faire l'objet d'une planification (plus ou moins précise), ou au contraire s'effectuer au jour le jour<sup>43</sup>. Dans le premier cas, la gestion rigoureuse du budget peut être interprétée comme une capacité des acteurs à planifier et à instrumentaliser le temps. Dans le second, l'absence d'organisation des dépenses serait plutôt un indicateur de la domination du présent dans les représentations. De la même manière, le travail des femmes vivant en couple peut être considéré par celles-ci comme une obligation (nécessité financière

du second salaire), ou encore comme une libération (volonté de sortir de l'univers domestique et familial). La perception de l'obligation révèle alors que la programmation de cette activité dépend surtout des institutions, tandis que la volonté de se produire et de se réaliser par le travail, correspondra plutôt à des temporalités largement autonomes, signes d'une forte capacité d'action.

La seconde dimension concerne plutôt le niveau *institutionnel* des temporalités, c'est-à-dire un aspect synchronique et explicatif des représentations du temps. Dans sa vie quotidienne, l'acteur est en effet largement contraint par le temps institué déjà évoqué plus haut : Les horaires de travail, la morphologie urbaine ou le calendrier scolaire des enfants sont autant d'éléments institués qui organisent et surtout routinisent la quotidienneté. Toutefois, les individus, ou en tout cas certains d'entre eux, peuvent en partie échapper à ces routines et autonomiser une partie de leurs usages. La plupart des césures qui viennent rompre la monotonie de l'organisation instituée des usages peuvent être interprétés dans ce sens.

**Hélène Orain**

40. Cf Salvador Juan, Anne Largo-Poirier, Hélène Orain, Jean-François Poltorak, 1997, op. cit.

41. Cf. Paul Lazarsfeld, *Les chômeurs de Marienthal*, Paris, Minuit, 1970. Il constatait dans son étude que certains chômeurs perdent progressivement leurs repères spatio-temporels.

42. Cf. Salvador Juan, 1991, op. cit.

43. Michel Messu a étudié ce comportement chez les assistés sociaux. Chez certains ménages, les dépenses sont planifiées semaine par semaine et calculées au plus juste. Chez d'autres, la gestion du budget est inexistante, au point que cette charge est assumée de fait par l'assistante sociale, qui cherche ainsi à éviter que les familles concernées ne cumulent des impayés (loyers par exemple). In *Les assistés sociaux, analyse identitaire d'un groupe social*, Toulouse, Privat, 1991. Voir les chapitres concernant les attitudes des assistés face au système et plus particulièrement celles de ceux qu'ils nomment les « ayants droit » qui sont dans une situation de dépendance quasi absolue vis-à-vis de l'assistance.

## BIBLIOGRAPHIE

M. Angel, « Le modèle de la maximisation de l'utilité est-il tautologique ? » in *Qu'est-ce que l'utilitarisme ? Une énigme dans l'histoire des idées*, revue du Mauss n° 6, 2e semestre 1995 ; Paris, La Découverte, 1995.

F. Ascher, *Métapolis ou l'avenir des villes*, Paris, Odile Jacob, 1995.

R. Boudon, P. Lazarsfeld, *Le vocabulaire des sciences sociales*, Paris, Mouton, 1965.

P. Bourdieu, *Raisons pratiques ; sur la théorie de l'action*, Paris, Le Seuil, 1994.

F. Braudel, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XVIIe*, 3 tomes, Paris, Armand Colin, 1980.

A. Caillé, *Splendeurs et misères des sciences sociales*, Genève, Droz, 1986.

A. Caillé, *Critique de la raison utilitaire*, Paris, La Découverte, coll. Agalma, 1988.

A. Caillé, *La démission des clercs. La crise des sciences sociales et l'oubli du politique*, Paris, La Découverte, coll. Armillaire, 1993.

CFDT, Confédération française démocratique du travail, *Les dégâts du progrès*, Paris, Points-Seuil, 1977.

A. Chassagne et G. Montracher, *La fin du travail*, Paris, Stock, 1978.

M. Drancourt, *La fin du travail*, Paris, Hachette, 1984.

J. Dumazedier, *Vers une civilisation du loisir*, Paris, Le Seuil, 1962.

J. Dumazedier, *Révolution culturelle du temps libre (1968-1988)*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1988.

N. Elias, *Engagement et distanciation, contribution à la sociologie de la connaissance*, Paris, Arthème Fayard, 1983, trad. française, 1993.

F. Etner, *Microéconomie*, Paris, PUF, coll. Premier Cycle, 1991.

*Il y a un temps pour tout et chaque chose sous le ciel a son heure*

M. Friedman, *A theory of the consumption function*, New York, in D. Pilisi, P. Salin, J.-C. Milleron, A. Wolfelsperger, E. Claassen, *Une contribution à la théorie du revenu permanent*, Paris, PUF, 1969, 1957.

G. A. Frois, *Dynamique économique*, 7e éd., Paris, Dalloz, coll. Précis, 1991.

F. Fukuyama, *La fin de l'Histoire (et le dernier homme)*, Paris, Flammarion, 1991.

A. Giddens, 1984, *La constitution de la société, éléments de la théorie de la structuration*, trad. franç. Paris, PUF, coll. Sociologies, 1987.

A. Gorz, *Métamorphoses du travail, quête du sens*, Paris, Galilée, 1988.

E. T. Hall, *The dance of life*, New York, Anchor Press, Doubleday. Trad. franç. : *La danse de la vie, temps culturel, temps vécu*, Paris, Seuil, 1984, 1983.

S. Juan, *Sociologie des genres de vie. Structure sociale et morphologie culturelle*, Paris, PUF, coll. Le Sociologue, 1991.

S. Juan, A. Largo-Poirier, H. Orain, J.-F. Poltorak, *Les sentiers du quotidien ; rigidité, fluidité des espaces sociaux et des trajets routiniers en ville*, Paris, L'Harmattan, coll. Villes et entreprises, 1997.

P. Lazarsfeld, *Les chômeurs de Marienthal*, Paris, Minuit, 1970.

J. Le Goff, *Pour un autre moyen âge, Temps, travail et culture en Occident*, Paris, Gallimard, 1983.

M. Messu, *Les assistés sociaux ; analyse identitaire d'un groupe social*, Toulouse, Privat, 1991.

S. Paugam, *La disqualification sociale. Essai sur la nouvelle pauvreté*, Paris, PUF, coll. Sociologies, 1991.

M. Pinçon-Charlot, E. Preteceille, P. Rendu, *Ségrégation Urbaine*, Paris, Anthropos, 1986.

K. Polanyi, *La grande transformation*, Paris, Gallimard, 1983.

E. Renan, *L'Ecclésiaste, Livres Poétiques et Sapientaux de l'Ancien Testament*, traduit de l'hébreu, 1882, rééd. Paris, Arléa, 1995.

D. Schnapper, *L'épreuve du chômage*, Paris, Gallimard, 1981.

R. Sue, *Temps et ordre social*, Paris, PUF, coll. Le Sociologue, 1994.

### Divers

*Un jour ouvrable en hiver, les déplacements en Ile-de-France.* Analyse des résultats de l'enquête globale sur les transports, 1991, 1992. RATP, Département du Développement, Aménagement et Transport, nov. 1993.

> **Hélène Orain** est sociologue, et chargée de cours aux universités d'Évry et de Paris-Dauphine. Elle a publié *Les sentiers du quotidien. Rigidité, fluidité des espaces sociaux et trajets routiniers en ville* avec Salvador Juan, Anne Largo-Poirier, Jean-François Poltorak, Paris, L'Harmattan, coll. Villes et Entreprises, 1997.